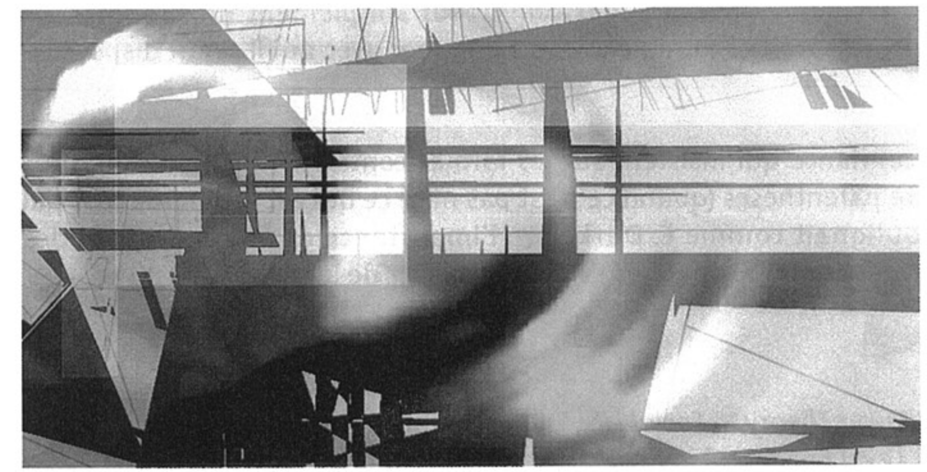
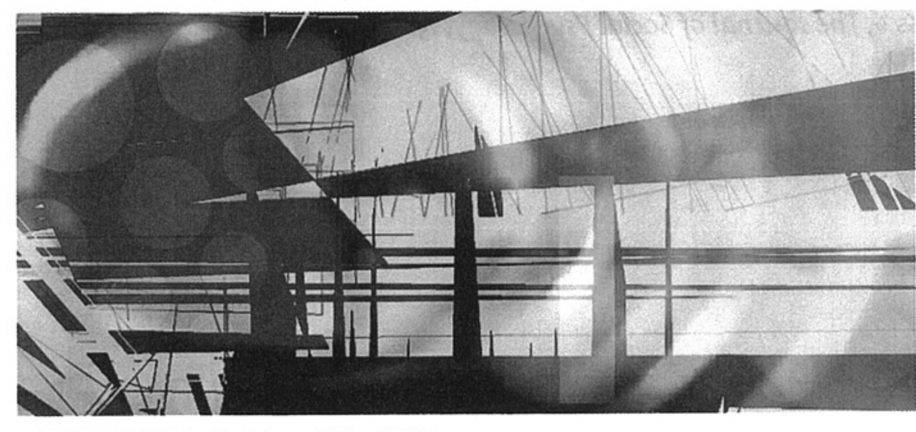
Le rituel impeccable





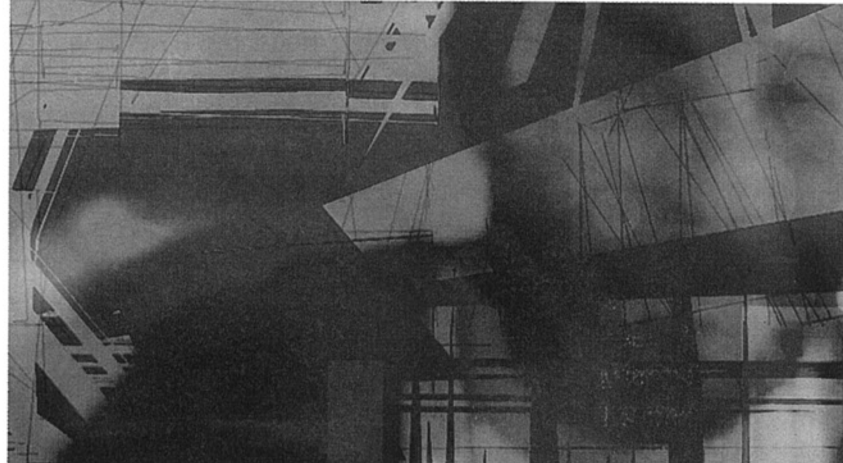


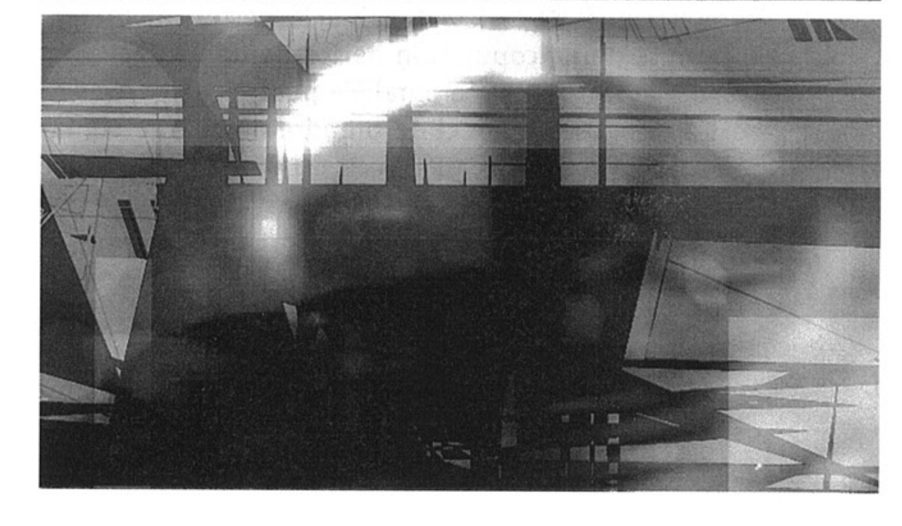
Patrick Baudry
Université Michel de Montaigne-
Bordeaux III

RÉSUMÉ :
LE RITUEL IMPECCABLE
Les situations de la vie quotidienne ou les actes extra-ordinaires devraient être aujourd'hui compris comme si la ritualité était leur clé explicative. Le postulat est celui d'une recherche de sens et d'ordre. Surtout, la ritualité s'entrevoit comme le moyen de produire une société où chacun vivrait en parfaite coïncidence avec lui-même et autrui. Le sexe et la mort, non seulement des événements individuels, mais des dimensions culturelles, devraient être contrôlés dans les limites d'interactions positives. L'excès ne relèverait plus de l'affect ou d'une extériorité. En lieu et place d'une élaboration symbolique, il s'agirait de gérer l'inconnu et l'invisible dans une atmosphère conviviale. Le sex-business et l'industrie du funéraire fabriquent un monde impeccable.

Mots-clés : mort – pornographie – rituel – sexe







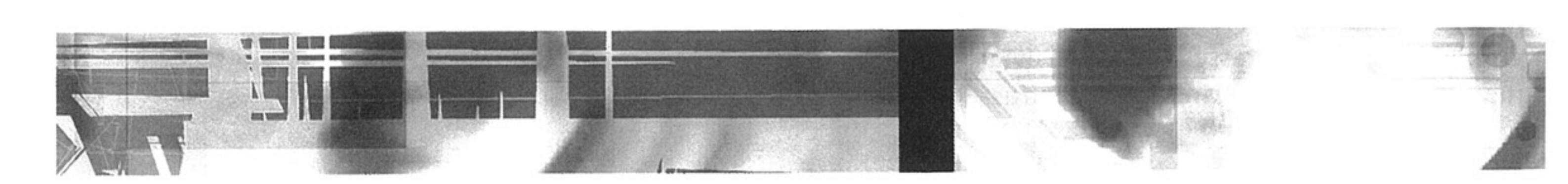
ABSTRACT :
PERFECT RITUAL
Nowadays everydaylife situation or extraordinary event should be explained as if rituality was their true orientation and meaning. Lot of acts should be considerated as a search of sense and order. Above all, rituality should be the way of producing a society where everybody could be accorded to himself and every one.Sex and death, not only individual events but cultural dimensions, could be controled within the limits of social interactions in a positive way. Excess must not be interior affect or exteriority. Instead of symbolic elaboration, the unknown or the invisible must be expressed in a convivial atmosphere. Business-sex and funeral industry conduce a perfect world.

Keywords : death – pornography – ritual – sex

La ritualité s'entrevoit aujourd'hui comme ce qui permettrait de donner une signification aux pratiques les plus diverses (des plus « ordinaires » aux plus « extravagantes »). Par exemple, si quelqu'un se comporte bizarrement en face de vous, dites-vous qu'il s'applique sans doute à accomplir un rite. Si des gens sortent le soir ensemble, comprenez qu'ils s'adonnent à des rituels tribaux. Si des individus cassent du mobilier urbain, sachez rassurer autour de vous : c'est encore de rite qu'il est question. Si ces personnes voulaient vous dire qu'elles cassent sans aucune intention rituelle, n'en croyez rien. Malgré eux, à travers eux, la forme rituelle opère. Un sens chemine. Un ordre est visé. Une structuration se quête. Le problème serait bien que les tentatives n'aboutissent pas. Mais ce ne serait pas une bonne raison pour décider que l'on ne peut pas faire confiance à la ritualité. Elle est bonne, nécessairement, parce qu'elle est utile. Aussi faut-il l'utiliser dans la programmation de nos sociétés en perte de repères. Le fouillis contemporain ne doit pas faire oublier les recettes de toujours. L'organisation du social suppose qu'on le ritualise, et plus encore que l'on y injecte de nouveaux rites ordonnant des attitudes, réglant des représentations et générant du sens. La ritualité permettrait donc de parfaire notre culture, de consolider la maîtrise qu'elle doit avoir d'elle-même. Au plan collectif comme au niveau psychique, il faudrait régler l'image d'une société qui doit aujourd'hui savoir dominer le risque et le désordre.

La rhétorique de la pornographie peut se comprendre en ce sens : il s'agit d'hyper-ritualiser les jeux sexuels, de professionnaliser les gestes amoureux, de substituer aux brouillons des enlacements la netteté d'une copulation performante. L'affect devrait se résorber au profit d'une technicité corporelle sans faille. Le parallèle peut être fait avec la professionnalisation des rites funéraires : c'est-à-dire avec le souci de prendre en charge les familles depuis le règlement des formalités administratives jusqu'au « vécu du deuil », en passant par la gestion du sens de la mort. Cela comme s'il fallait que la cérémonie parfaite (rien n'y serait laissé au hasard) atteste d'une expertise. Les dimensions du sexe et de la mort ne devraient plus relever des aléas du symbolique, mais correspondre à la mise en ordre dont des gens de métier fournissent les modèles.

Le sexe et la mort sont, par excellence, les expériences limites qui traversent la vie humaine et qui caractérisent, par le trouble qu'elles provoquent, l'humanité d'une culture. Celle-ci ne réagit pas seulement à des chocs. Elle n'enregistre pas seulement des faits. Elle se positionne devant ce qu'elle configure en donnant à des événements (le coït et le décès) l'ampleur de dimensions sans cesse au travail dans l'expérience commune. Anthropologie et psychanalyse peuvent s'accorder

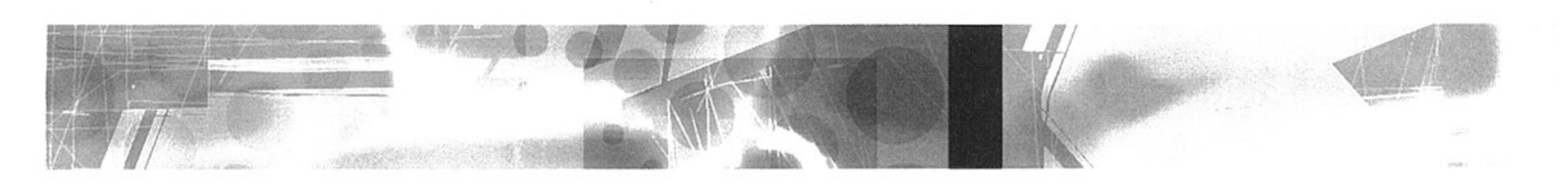


pour souligner le rôle fondateur d'une ritualité qui ne permet jamais de résoudre les questions qu'il s'agit précisément de maintenir. La culture ne saurait se borner aux pratiques qui s'observent. Celles-ci ne peuvent exister qu'à partir des tensions que génère le rapport qui s'y joue à l'inconnu et à l'invisible. C'est sur ce mode que s'échafaude le travail de l'interprétation : la culture n'étant rien d'autre, à moins que l'on ne la confonde avec un hypermarché, que cette exigence d'interpréter. Mais ce qui peut apparaître comme une limite aux savoirs et aux actions peut se mettre en question. On peut vouloir se débarrasser de cette alchimie inefficace qui confondrait dans le mystère, tandis que les moyens seraient à disposition pour mettre de l'ordre là où des sociétés auront longtemps bâti des mythologies. Ne serait-il pas temps que la science humaine devienne efficacement une science de l'humain ? De l'alchimie à la chimie, la notion de ritualité serait le bon vecteur. Cette notion pourrait devenir opératoire du moment que l'on veuille bien l'appliquer.

La boucle sociale

La sociologie classique, toute certaine de l'existence d'un « corps social » et cherchant à en connaître les mécanismes de fonctionnement et les logiques de régulation, n'a pas forgé par hasard la notion de ritualité. Celle-ci correspond à la vision préalable d'un monde où le social se comprend comme totalité agissante sur les individus qui le composent et qui génèrent, précisément par le biais des rituels, cette totalité à laquelle ils adhèrent alors en la divinisant [1]. Dans cette perspective, le rituel est une manière d'ordonnancer le social. Il a valeur de méthode. Le rituel montre la société qui s'y crée, tout en faisant la démonstration de l'efficacité de cette société. Plus que d'un montage, on peut ici parler de « bouclage » : de la « mise en boucle » d'une expérience sociale qui se trouve mise au service de la représentation qui la motive.

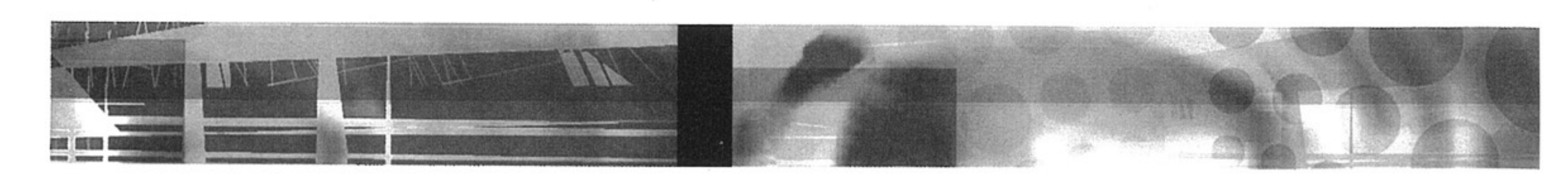
Le rituel a cet avantage que l'on peut l'observer, le constater. L'idée est, en l'étudiant, de repérer des continuités, d'établir des constantes qui donnent une cohérence au récit que l'on veut tenir sur des sociétés étrangères. L'idée est aussi que cette étrangeté doit être maintenue, faute de quoi il n'y aurait plus d'obstacle que la science pourrait vaincre. Il s'agit encore de s'assurer une position d'extériorité dans l'analyse (empiriquement fondée) d'un sens qui ne peut qu'échapper à ceux qui sont pris à l'intérieur de la forme rituelle. Comment, sans la science, sauraient-ils ce qu'ils font et donc ce qu'ils sont ? L'ethnologie positiviste avait pu se convaincre de la ritualité des sociétés inférieures en établissant la scientificité de son regard. On a observé ce qui mérite l'observation et



ce qui permet l'évaluation scientifique de ce qui est observé : à savoir la répétition (je dois à Jean Duvignaud cette remarque). La notion de rituel, me disait-il, est une idée de calepin : noter que des gens répètent et ce qu'ils répètent. Observation d'apparence neutre et qui garantit l'extériorité du discours tenu sur ces répétitions. Par suite, l'ethnologie pourra faire retour sur les sociétés occidentales : le postulat de la répétition (comme si celle-ci ne devait rien inventer) n'étant pas mis en cause, la scientificité du discours ne risque rien dans la mise en jeu d'une auto-observation et dans l'inflation de la notion de rituel, étendue jusqu'aux saynètes de la vie quotidienne. Frotter ses pieds sur un paillasson, tendre la main pour dire bonjour, proposer une cigarette, etc., tout peut en venir à relever d'une catégorie finalement universelle et partout organisatrice. L'idée de base est celle d'une répétition intégrative à laquelle on peut accorder la vertu de canaliser l'angoisse. La banalité même de la mise en scène des automatismes établit la dimension structurante d'une ritualité qui offre du sens en donnant le mode d'emploi de l'espace et du temps. Qu'il s'agisse d'une cérémonie d'apparat ou de la tasse de thé qui se prend de la même façon tous les jours de semaine, le processus opératoire d'une ritualité qui procure des repères et de l'ordre se reproduit et se vérifie.

Ce n'est pas l'aventure du sens qui est ici pensée ou sa mise en intrigue qui vaudrait d'être analysée. Ce ne sont pas des principes directeurs qui sont en cause. Le sens se rabat au niveau de la signification, et l'élaboration de la relation de l'un avec l'autre ne s'entrevoit qu'au titre d'une interaction. Contemporain du management et du marketing, l'usage actuel de la notion de rituel suppose qu'il s'agit non pas d'un trucage astucieux, mobilisant les imaginaires et inventant la société, mais d'un truc efficace faisant marcher les gens. Le mieux serait de leur donner à croire qu'ils retrouvent dans les images qu'on leur montre ce qu'ils sont. Ou que l'on sollicite leur participation pour parfaire le système qui veut les gouverner. Le rituel tient ici du procédé typique du « tautisme » dont parle Lucien Sfez : « Le spectateur est à distance, et irresponsable, mais en même temps, il croit être dans l'événement et y participer. » [1992 : 436] Le rituel serait langage. Admettons-le. Qu'est-ce donc qui ne serait pas langage aujourd'hui où il faudrait tout savoir interpréter, c'est-à-dire rendre transparent, « communicatif », émotionnel et signifiant ?

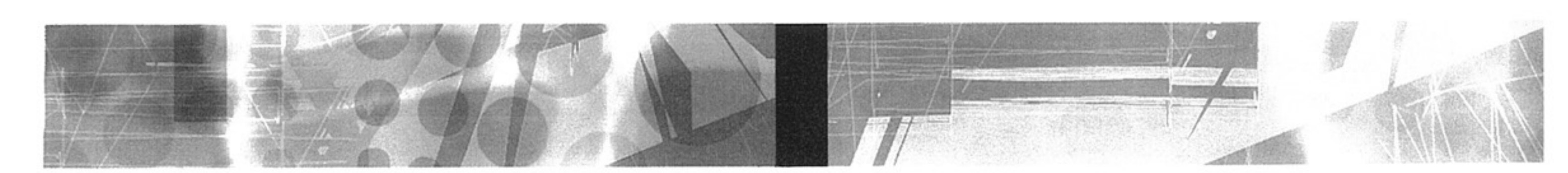
Seulement, il s'agit ici d'un langage borné à son lexique et rivé à son exactitude. L'idée fabuleuse de Maurice Merleau-Ponty – « Ce geste particulier qu'est la parole. » [1969 : 194] – n'a ici pas cours. À la bourse des valeurs qui ordonneraient le social, on pense en termes de dit et non point de dire. Aussi bien l' « idée » d'Emmanuel Lévinas que « le langage [...] est à même de contenir plus



qu'il ne contient » [1981 : 136] ne saurait avoir beaucoup de sens. Il s'agit ici d'être pratique et gestionnaire. De réaliser la tendance de nombreuses sciences humaines. De transformer l'embryon professionnalisant en expertise professionnelle. Cela en commençant par se fonder sur un savoir dépassé en éliminant tout ce qui pourrait en contester la pérennité. Le biologisme durkheimien peut ainsi s'associer aux sciences dites « de la communication » : car du moment que ça communique, il y aurait de la relation, donc du social, et donc du sens. Fabriquer du lien, du social et sans doute donc du lien social pourrait légitimement s'envisager. N'est-ce pas le rêve de tout sociologue que de contribuer à cette tâche salutaire, que de réparer les trous qui s'observent dans le « tissu » social, que de justifier de son métier en s'inquiétant des problèmes sociaux qu'on lui montre et dont il faudrait, s'il mérite bien sa qualification, qu'il connaisse les solutions appropriées ? Seulement à ce métier-là, il a déjà perdu. Les producteurs de l'industrie du sexe et les professionnels en marketing funéraire s'y connaissent vraiment beaucoup mieux.

Il ne s'agit que d'interactions

En anglais on parle d' « intercourse ». « To have an intercourse », « avoir un rapport sexuel ». Rien à voir avec la trivialité d'une expression comme « to have a good hard screw ». En français, on peut parler aussi de « rapport ». On peut quantifier les rapports. Savoir leur fréquence. On peut aussi interroger quelqu'un sur les rapports qu'il avait avec le défunt. La notion de rapport n'a ici rien à voir avec quelque mise en scène institutionnelle ou surtout quelque logique d'institution d'une existence qui ne saurait procéder de son mécanisme propre. L'affaire est pragmatique : le langage ne sert là qu'à désigner la volonté individuelle adhérant à la chose dite. Il s'agit d'un mécanisme volontaire produit par la personne elle-même, parce qu'elle saurait ce qu'elle veut et d'abord ce qu'elle est : cet individu en commerce avec un autre et s'organisant au mieux pour définir le cadre optimal de son interaction : une influence réciproque et donc toute démocratique, quitte à être stratégique certes, mais gouvernée par une volonté éthique de part et d'autre. Ou encore quitte à ce que l'un se fasse quand même avoir par l'autre, mais sur la base d'un service rendu, d'une prestation efficace, d'un savoir-faire qui mérite sa compensation. Nous sommes ici au ras des sciences humaines, dans leur précipitation en caricature, ou dans la réalisation opérationnelle de leur propre tendance scientiste. Les rapports ne sont jamais que ce que produisent des cadres d'interactions, ces cadres produisant eux-mêmes les rapports qui les établissent. Aussi bien le symbolique peut-il devenir un symbolisme : une décoration signifiante à laquelle il s'agirait de faire croire, tout en réglant la

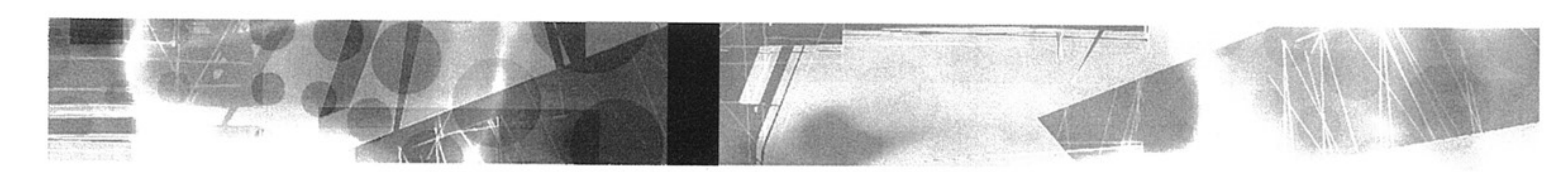


croyance sur son besoin, c'est-à-dire tout en accordant la « représentation » à sa propre demande. L'enjeu est celui d'une adéquation. D'une parfaite équivalence entre le dit et le fait. L'enjeu est celui d'un faire qui vaudrait de dire, pour que, parce qu'on les aurait faites, toutes les choses soient dites. Il n'y aurait donc aucune extériorité existante et encore moins nécessaire. Tout de l'expérience du monde serait compris dans un univers relationnel pratique, explicite, explicitement praticable [2].

La tapageuse truculence de la pornographie ne doit pas tromper : il s'agit surtout d'une pédagogie. De même que le professionnalisme funéraire ne saurait choquer : il s'agit de thérapeutique. Les rapports ne sont jamais choses faciles puisqu'ils dépendent au fond du bon réglage des individus. Et si ce sont des côtés aventureux et troublants du sexe et de la mort que l'expérience doit se porter, il faut l'assister. Sait-on fermer un cercueil ? Ou, si l'on surprend son conjoint en pleine activité sexuelle, sait-on quelle attitude adopter ? On devine l'embarras de l'individu pris au dépourvu, et la gêne qu'il aura à subir en plus de ses tourments. Quelques professionnels en costume infroissable et aux chaussures propres peuvent alléger le poids du chagrin. De même que les spécialistes de la copulation peuvent montrer comment s'y prendre en toutes circonstances. L'enjeu est de se distancier des premières émotions pour retrouver à l'intérieur d'un cadre défini une compétence émotive qui n'en déborde pas. On complique vite les choses les plus simples parce que l'on s'y investit trop et trop maladroitement. Ainsi faut-il se déprendre des émotions amoureuses pour perfectionner sa sexualité ou des errements du chagrin pour ajuster son deuil. La cassette pornographique permet de bénéficier de conseils pratiques sans que l'on soit pris par des identifications romantiques. Bien entendu, faire l'amour ou son deuil sont des choses plus compliquées que de faire ses courses ou ses valises. Mais, en ces temps où la société se réduit aux individus qui la composent et où l'individu s'inquiète de lui-même à force de n'être plus soutenu par des groupes structurants, il est juste de dissiper les doutes, de faciliter les démarches, d'éclairer les gens dans ces situations auxquelles l'humanité n'échappe pas. Et le plus simple est de partir de l'individu lui-même et de ses actes. Il faut régler le cérémonial sexuel ou funéraire à partir des capacités motrices et sensationnelles du consommateur.

La tapageuse truculence de la pornographie ne doit pas tromper : il s'agit surtout d'une pédagogie.

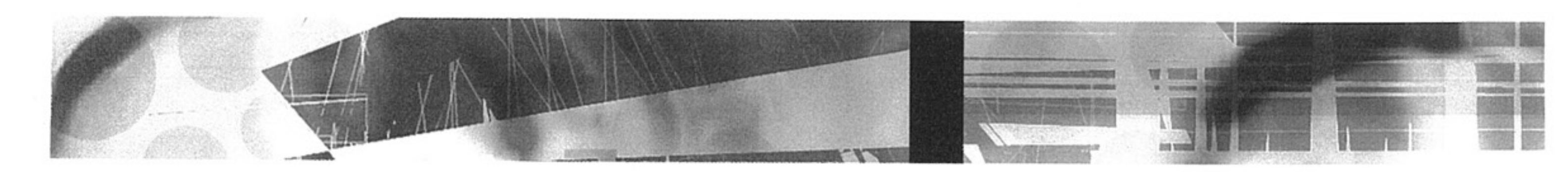
Il ne faut pas le contraindre dans une forme imposée, mais l'associer à un processus interactif, interrelationnel, capable de s'adapter à ses attentes. Qu'il n'en ait peut-être aucune n'a pas d'importance. L'essentiel est de répondre à l'attente que l'on formule pour lui. De la bonne saynète



pour bien fantasmer à la bonne cérémonie funéraire pour bien faire le deuil, l'essentiel est la continuité qu'il s'agit d'installer entre le consommateur et lui-même. Il est bien inutile que la clientèle connaisse les coulisses, qu'elle sache la complication technique des préparatifs, les détails de la réalisation, l'organisation de la mise en scène : ce qu'il faut c'est que celle-ci soit vécue comme une scène, comme une immédiateté, comme si elle procédait du rapport immédiat de soi à soi que le consommateur veut vérifier dans le produit qui lui convient parce qu'on le lui vend. Vivre en continuité son propre rapport à soi-même, et que l'excès traumatisant puisse participer d'une logique d'ordonnancement de son propre parcours, voilà ce qu'il faut expérimenter. Il peut y avoir un choc dans ce court-circuit, dans ce retour brutal au corps, mais le corps, pris au pied de la lettre, est l'instance d'expression et de libération de toutes ses sensations propres. Donc, l'organisateur des organisations qui s'intéressent à lui, qui dirigent, canalisent et résolvent ses inquiétudes. L'outrance du sexe tendu ou ouvert, l'outrance du cadavre ne doivent pas perturber. Il s'agit de franchir, dans une atmosphère conviviale, la limite des inhibitions et de s'adonner à la forme interactive qui permet de trouver sa place dans une ritualité commode, parce qu'elle provient du souci de commodité de l'équipement corporel de l'humain.

Au lieu d'imputer à une nature monstrueuse ou aux caprices pervers de divinités maléfiques le poids du sexe et celui de la mort, faisons-en notre affaire et gérons-en corporellement les conséquences. Il n'y a pas d'émotions fortes, propres à troubler le corps, que l'individu ne puisse résoudre corporellement [3]. La source des solutions se situe dans les difficultés elles-mêmes. River l'être à son corps, du moment que le mode d'emploi lui serait fourni de son propre contrôle, voilà l'essentiel de cette ritualité efficace, adaptant les gestes aux sens qu'ils étaient censés chercher, bornant le cérémonial à sa signification effective et performante. On est ici bien loin de ce qu'Emmanuel Lévinas pouvait dire : « La différence qui bée entre moi et soi, la non-coïncidence de l'identique est une foncière non-indifférence à l'égard des hommes. » [1972 : 97]

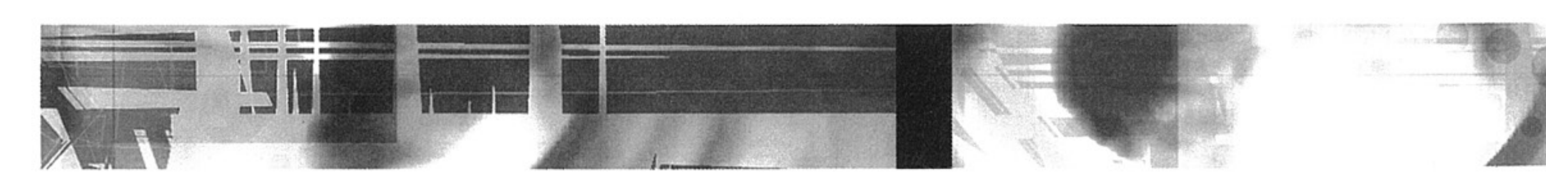
Au lieu d'intriguer l'identique, le professionnalisme gère la coïncidence de l'identité. Au lieu de donner acte au monde historique (les petites histoires qui font la grande histoire), il s'agit d'arrêter le monde à sa convocation cérémoniale, d'en préciser la donne, d'en donner le sens définitif, de définir son être-là comme l'exact rendez-vous avec la solution qui se cherche et se trouve. Nul besoin d'interroger le social, de se troubler devant les complications de l'événement et de comprendre qu'une activité culturelle ne se contente jamais de simples informations : il s'agit de borner les



extrêmes de la vie humaine à des points de contacts ou de séparations, de liquider le tourment de l'interprétation dans la vérification d'un agir concerté. La concertation, la participation, la proximité, c'est le social. Nul besoin de verticalité, de transcendance qui pourrait procéder des gens eux-mêmes. Ils sont saisis comme acteurs d'une horizontalité qui suffit à produire les cadres sociaux de l'interaction. C'est-à-dire l'essentiel de toute vie en commun. Le groupe peut ainsi se dynamiser, à partir des exigences propres de toute individualité participante à son propre désir de groupe. On ne s'étonnera donc pas que la ritualité funéraire [4], naguère confiée à monsieur le curé, évolue vers une dynamique de groupe pour endeuillés. De même que la sexualité, au grand dam de quelques personnes trop sensibles, évolue vers le filmage précis de l'éjaculation faciale. Ici, nul besoin de communier de même façon. Là, chacun est invité à participer à sa manière et selon son cœur au bon rituel. Qu'importe l'indifférence que l'on suscite ou la « personnalisation » [5] que l'on provoque professionnellement : l'essentiel est ce professionnalisme qui tient quitte des distanciations du sexe et de la mort et de l'élaboration symbolique de dimensions collectives.

L'excès contrôlé

Bien sûr, on pourra dire que tous ces gens en font trop. Bronzage intégral, gigantesques écartements des cuisses et des fesses, langue démesurément active. Ou bien on s'épatera des limousines noires aux vitres fumées qui mènent, non pas jusqu'à Cannes, mais vers la dernière demeure. Voix neutre et pénétrante de l'assistant funéraire, professionnalisme non plus lingual mais de la poignée de main toute d'humanité respectueuse. Tristesse non pas du métier mais de métier, compassion régulée ou excitation de métier toujours et jouissance calculée... L'outrance ne doit pas tromper [Baudry, 2001]. Elle entre dans le mécanisme d'une organisation interactive. C'est la résorption de l'excès qui est plutôt épatante. Toute la sainte journée s'adonner aux activités rituelles, sacrifier son temps ordinaire aux cérémonials exceptionnels suppose des prédispositions. Une compétence, un métier à l'évidence. Comment toujours être en forme rituelle et suggérer du rite aux gens qui n'en auraient pas, par nature, le mode d'emploi ? Comment employer l'existence humaine à cette ritualité administrée comme par ordonnance ? Peut-être vivons-nous les derniers soubresauts d'une humanité inquiète et heureusement assistée. Bientôt les pilules remplaceront le cérémonial. On n'aura pas à survivre au défunt ou à son partenaire d' « intercourse ». On pourra poursuivre le cours de ses activités tout en gérant l'image sexuelle ou mystique, tout en digérant l'excitation et la peine. En attendant ce progrès chimique, il faut délivrer la clientèle de ses hantises



et lui faire vivre sa propre délivrance. Il faut soulager le monde de sa propre incompétence à n'avoir pas de savoir fiable sur son origine et sa finitude et, durant qu'elle est présente à elle-même, sur ses désirs instables et mal dirigés. Il faut saisir le maintenant des affects, attraper la pulsion en son émergence et la diriger vers sa satisfaction la plus immédiate. L'excès n'a pas à être masqué. Au contraire faut-il le mettre en scène comme s'il s'agissait de la scène même du social ?

Denis Vasse dit bien que la vie nous excède, que nous en sommes « excédés »[6]. Comprenons bien ici que l'excès n'a rien d'exceptionnel et que l'astuce de la « ritualité impeccable » est de réduire l'excès à l'exceptionnalité, tout en résorbant dans cette exception la tension de l'excès, c'est-à-dire la sonorité dans la vie humaine de ce qui dépasse sans cesse la « simple » relation de l'un avec l'autre. Maurice Merleau-Ponty disait bien que « de la région corporelle qu'elle habite plus spécialement, la sexualité rayonne comme une odeur ou comme un son » [1945 : 196]. Comprenons aussi que le « dépassement » n'est nullement la vocation de l'être tendu par l'excès (assouvir ses pulsions, calmer son chagrin, dissiper son « angoisse »). Il n'y a pas de dépassement autrement que dans la mise en scène de l'exceptionnalité : ce en quoi elle est sortie de l'humanité du monde, figuration de sens, avec l'alibi d'assister à la délivrance[7]. Devant le sexe et la mort – là où l'humanité « tremble » (Georges Bataille) – il n'y a jamais de solution : ou bien il faut imaginer un monde pétrifié dans sa propre maîtrise, c'est-à-dire programmé pour sa propre dénégation.

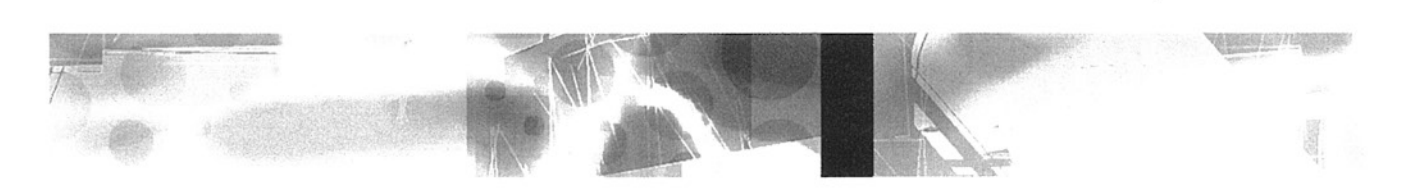
Des professionnels ont eu l'idée de construire les « complexes funéraires du troisième millénaire ». Dans la région de Bordeaux, un site aurait pu s'édifier avec le nom quasi hôtelier de *Refuge aux étoiles*. Tout était prévu : la promenade des enfants, la restauration des familles, le parc agrémenté de musiques douces, ainsi qu'un « sublimatorium » [8]. Les morts incinérés ont-ils un destin dans une France qui demeure attachée à l'inhumation chrétienne ? Ne faut-il pas préciser la vision – fût-elle celle d'un planétarium – des parents décédés et que l'on ne peut donc plus voir ? On voit bien ici la vogue d'une religiosité à la carte portée par le marketing enchanteur du *Disney World*, et le goût pour les mysticismes corporels associé au sacré psychologisant. Le « sublimatorium », à la façon du peep-show, aurait vocation à fonctionner sur le mode de services (comme les laveries dites « automatiques ») et comme signe d'une humanité assistée jusque dans ses excès. L'aménagement du territoire, la construction de l'environnement, les équipements de société doivent aujourd'hui composer avec les dimensions contrôlables du sexe et de la mort. Le cimetière ou le lit (ou la cuisine si l'on préfère) furent les lieux d'une humanité qui voulait perpétuer des savoir-faire, transmettre



des gestes, pérenniser son ordre. On a aujourd'hui le moyen d'organiser davantage ce juste souci d'équilibre. On peut rajouter à ces méthodes la méthodologie d'une hygiène comportementale. Visualiser la scène de sexe si bien réalisée sur écran ou voir, dans les étoiles d'un ciel reconstitué au plafond, la trace des chers disparus.

L'essentiel serait bien de borner le regard à l'image qu'on lui montre. Louis-Vincent Thomas le disait : la trace peut se traiter comme une information. « Quelque part dans l'espace gravite un satellite contenant, avec un discours enregistré de Reagan (ce qui n'a rien pour nous réjouir), quelques 'manifestations' (signes, symboles, objets) de ce que fut notre époque. La société américaine *Space Service* de Houston est officiellement autorisée, par ailleurs, à envoyer à 3 000 kilomètres d'altitude une fusée contenant 1 330 capsules de cendres humaines appartenant à quelques obscurs Américains dont on n'a rien à faire mais qui peuvent dépenser 39 000 nouveaux francs pour tourner autour de la terre durant 63 millions d'années. » [Thomas, 1991 : 506] L'impeccable ritualité suppose la production du souvenir, la mémoire techniquement assistée dans la mise en orbite des disparus, comme s'il fallait qu'ils habitent une extériorité situable par la pensée.

Nietzsche disait que les idées qui nous viennent permettent de nous en débarrasser. Les rituels auxquels nous sommes obligés ont aussi cette orientation. Il ne s'agit pas que de gérer l'embarras de la présence extrême ou celui de l'absence la moins compréhensible. En nous conviant à organiser « nos rites nous-mêmes » le commerce communicationnel piège une gestualité aventureuse et une mémoire fabulatrice. Il s'agirait de produire le rapport exact à l'excès comme si celui-ci devait nous être étranger et que l'on doive dompter son étrangeté. Le travail du deuil suppose que cela se travaille à travers nous, tandis que le travail de deuil (expression nouvelle) impliquerait que l'individu gère ses affects, qu'il mobilise positivement son énergie pour qu'il échappe à ce qui ne vient pas de lui [Baudry, 1999 ; Baudry et Jeudy, 2001]. Jouir ne se programme pas davantage, et la jouissance n'est jamais seulement jouissance de son propre corps, activité efficace de ses prédispositions corporelles, mise en service de ses aptitudes techniques à l'orgasme. En précisant les lieux d'une incarnation, en déterminant la place qui doit s'occuper devant le sexe et la mort, la ritualité sans faille commence d'isoler le corps du monde, puis raccommode un équipement physique à des extrémités, tandis que l'extrême du sexe et de la mort ne se borne jamais en des moments tout extérieurs dont nous devrions intérieurement gérer les sensations. ■



BIBLIOGRAPHIE

• **ABENSOUR Miguel**, 2000, « Le mal élémental », *in* E. Lévinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Rivages.
• **BAUDRY Patrick**, 1999, *La Place des morts*, Paris, Armand Colin.
2001, *La Pornographie et ses images*, Paris, Press-Pocket.
• **BAUDRY Patrick et Henri-Pierre JEUDY**, 2001, *Le Deuil impossible*, Paris, Eschel.
• **BLANCHOT Maurice**, 1980, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard.
• **DURKHEIM Émile**, 1968, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.
• **DUVIGNAUD Jean**, 1973, *Le Langage perdu*, Paris, PUF.
1989, *La Genèse des passions dans la vie sociale*, Paris, PUF.
• **LÉVINAS Emmanuel**, 1972, *Humanisme de l'autre homme*, Montpellier, Fata Morgana.
1981, *L'Au-delà du verset*, Paris, Minuit.
2000, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Rivages.
• **LÉVI-STRAUSS Claude**, 1962, *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, PUF.
• **MERLEAU-PONTY Maurice**, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
1969, *La Prose du monde*, Paris, Gallimard.
• **SFEZ Lucien**, 1992, *Critique de la communication*, Paris, Seuil.
• **THOMAS Louis-Vincent**, 1991, *La Mort en question*, Paris, L'Harmattan.
• **VASSE Denis**, 1988, *La Chair envisagée*, Paris, Seuil.

NOTES

1. On connaît la célèbre thèse d'Émile Durkheim : « Le dieu n'est que l'expression figurée de la société. » [1968 : 323] Claude Lévi-Strauss a critiqué cette approche : « Sa théorie du totémisme part du besoin, et elle s'achève dans un recours au sentiment. » [1962 : 106] Pour une discussion des thèses de Lévi-Strauss, voir Jean Duvignaud [1973 : 228].

2. Faut-il ici un contre-point ? : « Ce qu'il y a de commun ou de proche entre Bataille et Lévinas, c'est le don comme exigence inépuisable (infinie) de l'autre et d'autrui allant jusqu'à la perte impossible : don de l'intériorité. » [Blanchot 1980 : 170]

3. Sur le rabattement de la femme et de l'homme au corps comme fondement du social, voir l'essai de Miguel Abensour qui écrit : « La compréhension de l'être comme souci avec la structure du devancement de soi serait un des lieux de passage possible entre la philosophie de Heidegger et le nazisme, d'autant plus que ce souci d'être qui s'impose comme une tâche est souci de soi. Au-delà de la problématique du corps, Lévinas invite à creuser plus profond, à distinguer, sous l'enchaînement au corps, une position de l'être, de l'homme dans l'être qui est enfermement dans la finitude de l'être - ou l'être comme enfermement - comme si le souci d'être, la tâche d'être soi, constituait l'horizon indépassable du Dasein. » [2000 : 97]

4. C'est à dessein que les mots de « rite » et de « cérémonial » ne sont pas ici différenciés. Il s'agit de souligner le rabattement du rite sur le cérémonial ou la mise en équivalence de la ritualité avec la ritualisation, comme si la construction symbolique correspondait à une connivence groupale.

5. Des sociologues se persuadent qu'il y a de « nouveaux rites » du moment que l'on peut entendre de la musique de variété à la messe. À la confiscation de la cérémonie par les clercs succèderait l'intervention des familles. Peuvent-ils comprendre que cette intervention provoquée, gérée « rituellement », correspond à une autre confiscation : celle d'une élaboration de sens que la multiplication des actes pour « faire le rite » ne compense jamais.

6. « Etre dépassé de manière insupportable ou accablé par la vie qui nous échappe - et en premier lieu, celle des autres, des intimes - questionne le désir au vif de la génération et de la parole. » [Vasse, 1988 : 99] On comprend qu'il s'agit ici de génération. Jean Duvignaud écrit : « Finies peut-être, dans leurs structures, les sociétés sont infinies par leur héritage. » [1989 : 96]

7. « L'existence ne dépasse jamais rien définitivement, car alors la tension qui la définit disparaîtrait. » [*Ibid.* : 197]

8. *Sud-Ouest*, 2 avril 2000.